

THÉÂTRE
SARTROUVILLE
YVELINES
CDN



CRÉATION NOVEMBRE 2015

Réparer les vivants

MAYLIS DE KÉRANGAL
SYLVAIN MAURICE



© L.B.

CONTACT Nacéra Lahbib

Responsable de la diffusion, Conseillère en production
et relations extérieures

nacera.lahbib@theatre-sartrouville.com

01 30 86 77 97 / 07 76 30 01 32

CRÉATION NOVEMBRE 2015

Réparer les vivants

texte MAYLIS DE KÉRANGAL

version scénique et mise en scène SYLVAIN MAURICE

assisté de NICOLAS LAURENT

avec VINCENT DISSEZ

lumière ÉRIC SOYER

musique live JOACHIM LATARJET

production Théâtre de Sartrouville et des Yvelines-CDN (en cours)

Création novembre 2015 au CDN de Sartrouville

Disponible en tournée janvier et avril 2016

« Le cœur de Simon migrait dans un autre endroit du pays, ses reins, son foie et ses poumons gagnaient d'autres provinces, ils filaient vers d'autres corps. »

De retour d'une session de surf dans le pays de Caux, trois lycéens sont victimes d'un accident sur la route qui les ramène au Havre. Simon, 19 ans, blessé à la tête, est déclaré en état de mort cérébrale. Ses parents ayant autorisé le don d'organes, le récit suit alors le parcours de son cœur et les étapes d'une transplantation qui bouleverse de nombreuses existences.

texte paru dans la Collection Verticales, Gallimard

Grand prix RTL-Lire, 2014 / Prix des Lecteurs L'Express - BFMTV, 2014 /

Prix littéraire Charles-Brisset, 2014 / Prix Orange du livre, 2014 /

Prix Paris Diderot - Esprits libres, 2014 /

Prix Relay des Voyageurs avec Europe 1, 2014 /

Roman des étudiants France Culture - Télérama, 2014

Théâtre de Sartrouville et des Yvelines-Centre dramatique national- www.theatre-sartrouville.com
Place Jacques-Brel - BP93 - 78505 Sartrouville cedex - infos@theatre-sartrouville.com - 01 30 86 77 77
avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France-Ministère de la culture et de la communication, de la Ville de Sartrouville et du Conseil général des Yvelines

ENTRETIEN AVEC SYLVAIN MAURICE

Propos recueillis par Nicolas Laurent août 2014

Peux-tu nous résumer *Réparer les vivants*, et nous dire en quelques mots tes motivations pour porter ce texte à la scène ?

L'histoire en est très simple : Simon Limbres un jeune homme de 19 ans est déclaré en état de mort cérébrale à la suite d'un accident ; ses parents vont accepter de faire don de ses organes. Le récit suit alors le parcours du cœur de Simon et les étapes d'une transplantation qui bouleverse de nombreuses existences.

Comme de très nombreux lecteurs (il y a plus de 140 000 exemplaires de livres vendus depuis sa parution en janvier 2014), j'ai été bouleversé par ce récit. Une des raisons est certainement sa dimension vitale, vivante, et osons le dire, heureuse. Le projet de Maylis de Kérangal s'inspire d'une phrase de Tchekhov dans *Platonov* : « *Enterrer les morts, réparer les vivants* ». Après le deuil vient l'espoir : comment la greffe du cœur de Simon va redonner vie à Claire, qui était sur le point de mourir...

Mais *Réparer les vivants* est un grand livre à cause de son style : une langue magnifique, une narration haletante et « efficace », des personnages hauts en couleur ; c'est une œuvre très théâtrale du point des émotions et en même temps très précise et très documentée sur le plan scientifique et médical ; c'est aussi une œuvre réaliste et drôle quand l'auteur décrit le monde de l'hôpital. A certains égards, Maylis de Kerangal se fait anthropologue en abordant des questions comme la place de la mort dans nos sociétés, la sacralité du corps, l'éthique en médecine...

Dire ce texte au théâtre – avec cette langue musicale, rythmique, toujours portée par l'urgence – l'habiter, le traverser est une évidence. C'est un texte physique, organique, pour les acteurs. Dominique Blanc ou Nicolas Maury l'ont bien compris qui en ont fait la saison dernière des lectures publiques...

Après *Métamorphose* d'après Kafka, que tu as créé au TNS en 2013, tu t'empares à nouveau d'une écriture romanesque ; comment envisages-tu cette nouvelle adaptation ?

On est aux antipodes. Dans *Métamorphose* on était dans une adaptation sophistiquée : j'avais écrit des dialogues qui n'existent pas chez Kafka et le monologue intérieur du personnage principal était retraduit par un dispositif scénographique et vidéo très important. Rien de tout cela ici : je n'adapte pas, je procède juste à une « réduction » du texte pour une représentation d'une heure et quart à une heure et demie, qui s'appuie avant tout sur les interprètes. Dans cette « réduction », je vais mettre en exergue les dialogues, mais je ne vais pas abolir la narration – d'autant plus que les dialogues ou les pensées des personnages s'imbriquent dans le récit.

Le roman oscille entre un point de vue objectif, médical, chirurgical et l'expression des subjectivités des personnages. Cela induit-il une forme de théâtre particulier ? Un dispositif scénique singulier ?

Plus le dispositif scénique sera simple, mieux cela sera : on s'adresse au spectateur, on lui raconte cette histoire, dans un grand dépouillement scénique. C'est l'acteur qui porte la théâtralité dans ce projet, qui demande autant d'empathie que de précision et de virtuosité : comment passer d'un registre à l'autre, du récit au dialogue, d'un personnage à l'autre ? Nous travaillerons par glissements, à 3 ou 4 interprètes qui se répartiront tous les personnages.



REVUE DE PRESSE

maylis
de kerangal

cales



réparer
les vivants

Maylis de Kerangal, le nouveau phénomène littéraire

Verticales, la maison d'édition de Maylis de Kerangal va avoir un sérieux problème avec la couverture de son roman *Réparer les vivants*, le livre vient de recevoir son septième prix littéraire en moins de deux mois : il n'y a plus de place pour mettre tous les bandeaux ! Cela avait commencé fort, le jeudi 20 mars, lors de l'ouverture du Salon du livre de Paris, Maylis de Kerangal avait reçu ce même jour deux récompenses importantes : le Grand prix RTL-Lire et le prix Roman des étudiants-France Culture-Télérama. Ces deux lauriers auraient fait le bonheur de n'importe quel écrivain. Mais ce n'est pas fini. En début de ce mois, la romancière reçoit encore l'important Prix Orange du livre, puis le 37^e prix Relay des Voyageurs (très prescripteur puisque le livre se retrouvera en pile dans les anciens Relais H de toutes les gares).

La lauréate du Prix Médicis en 2010 pour *Naissance d'un pont* plaît à tous les publics. Les psychanalystes lui ont octroyé le prix littéraire Charles-Brisset attribué par l'Association française en psychiatrie. La semaine dernière, c'est un jury composé de dix détenus qui l'ont récompensée via le premier Prix Paris Diderot-Esprits libres. Et, mardi 24 juin, elle a eu une autre heureuse nouvelle: elle s'est vu attribuer le Prix des lecteurs L'Express/BFMTV 2014.

Un bonheur n'arrive jamais seul, ces prix ont un véritable effet sur les ventes. Ainsi, les éditions Verticales ont-elles déjà imprimé 140 000 exemplaires. Et les rotatives devraient continuer de tourner pour les prochaines semaines.

Mohamed Aïssaoui, extraits

Maylis de Kerangal : le cœur nomade

par Bernard Pivot

Le cerveau contre le cœur. Une vieille confrontation. Le match des deux principaux organes du corps. Qui a le dernier mot? Lequel des deux donne le signal de la mort? Lequel possède le cut final? Le cœur, bien sûr, a-t-on longtemps cru. Quand la pompe s'arrête, le sang, donc la vie, ne coule plus. Logique, mais faux. En 1959, au cours d'une réunion internationale de neurologie, fut démontré, à la stupéfaction de l'assistance, bouleversement scientifique et philosophique, que c'est l'abolition des fonctions cérébrales qui atteste de la mort et non l'arrêt du cœur. "Si je ne pense plus, alors je ne suis plus. Déposition du cœur et sacre du cerveau." Simon Limbres est décédé peu après son admission à l'hôpital. Son crâne s'est écrasé sur le pare-brise du van qui le ramenait trop vite d'une session de surf matinal sur les vagues de la Manche. Ses deux copains étaient attachés, lui pas. On pourrait le croire entre la vie et la mort puisque, aidé d'appareils, son cœur bat encore. Mais Pierre Rivol, le patron de la réa, est bien obligé d'annoncer à la mère et au père du jeune homme que c'est "irréversible". Il est là, devant eux, sous assistance respiratoire, comme endormi, et pourtant il n'est déjà plus de ce monde. Où est-il, alors? La romancière Maylis de Kerangal a-t-elle choisi le nom de Limbres parce qu'il nous évoque les limbes, séjour des âmes des justes et des innocents, région floue de l'entre-deux?

Comment les parents sont amenés à accepter le prélèvement des principaux organes de leur fils, en particulier le cœur, qui, intact, vaillant, est toujours celui d'un jeune homme. L'alerte donnée par l'Agence de la biomédecine pour la répartition et l'acheminement des organes, dispersés de Strasbourg, le foie, à Paris, hôpital de la Pitié-Salpêtrière, le cœur. L'implantation de celui-ci dans la poitrine d'une femme de 50 ans, Claire Méjean, atteinte de myocardite. Pourquoi elle? Parce qu'il y avait urgence, parce qu'il y avait compatibilité du sang et des systèmes immunitaires entre le jeune surfeur et cette mère de trois enfants. Parce que ainsi va le destin.

Réparer les vivants est le récit conduit avec une précision chirurgicale d'une transplantation cardiaque. Avec Naissance d'un pont, son précédent roman, prix Médicis 2010, Maylis de Kerangal avait déjà suscité l'étonnement et l'admiration par la maîtrise de son information technique. Là, elle sidère.

Mais réduire Réparer les vivants à un texte impeccable sur un miracle de la chirurgie serait une fâcheuse méprise. Car ce livre est un roman, un vrai roman, un très grand roman, un extraordinaire roman qui classe désormais Maylis de Kerangal parmi les écrivains majeurs du début du XXI^e siècle. Fluidité et complexité du récit, art du portrait, maîtrise de la psychologie, art des descriptions des visages, des vêtements, des lieux, repères toujours significatifs, empathie sans jamais tomber dans le pathos. Et puis une écriture très originale, la richesse du vocabulaire mêlant avec saveur mots scientifiques et populaires...

À tous les personnages du livre Maylis de Kerangal réussit à donner une histoire, une épaisseur, une vibration. Tous sont réunis autour d'une petite chose qui va aller battre ailleurs, le cœur de Simon Limbres. Mais tous ont des itinéraires qui, s'ils se croisent durant cette journée et cette nuit particulières, sont bien différents. Le cœur, leur propre cœur y joue souvent le premier rôle. Le père, la mère, la fiancée du donneur, la receveuse, les chirurgiens, l'infirmier coordinateur des prélèvements d'organes – quel personnage! –, l'assistante, l'infirmière, etc. De sorte qu'on ne cesse de s'évader, de quitter l'hôpital, de courir en remontant le temps et l'espace. La chasse et l'élevage des chardonnerets en Algérie ; un soir de foot France-Italie, au Stade de France ; la mort de Jeanne d'Arc sur le bûcher ; l'amour, debout, entre les poubelles ; la fabrication des yoles et canoës ; la passion pour le surf... Qu'on me cite un seul roman, français, américain, australien, que sais-je, dans lequel est racontée avec plus de talent une session de surf, au petit matin, sur des vagues glacées...

Mais il faut bien retourner à l'hôpital et y affronter les questions qui viennent autant du cœur que du cerveau : sur l'éparpillement du corps d'un homme-puzzle dans d'autres corps, sur la charge symbolique qui diffère selon les organes ; sur le cœur nomade, orphelin et adopté ; sur le corps du donneur remboursé et recousu, etc.

Quand, ayant bien installé le cœur de Simon Limbres dans le thorax de Claire Méjean, le chirurgien a décidé de le mettre en activité, il a crié : "Feu!" Comme lors d'une exécution. Mais ce "Feu!" a redonné la vie.

Bernard Pivot, de l'Académie Goncourt

Enterrer les morts, réparer les vivants

par Pierre Assouline

« Enterrer les morts, réparer les vivants » : on trouve cela dans le *Platonov* de Tchekhov. Maylis de Kérangal s'en est servi pour intituler *Réparer les vivants*, un roman de toute beauté, d'une écriture, d'une langue éblouissantes. Dès la première page, on sait qu'un écrivain est là et qu'une voix s'impose. Car l'auteure donne l'illusion, sinon l'espoir, qu'une autre forme est possible dans cet enchevêtrement de passé et de présent, de familier et de tenu, dans une même phrase, le tout emballé par une fascinante précision lexicale, un souci musical de la scansion, une exigence dans la ponctuation et un sens de l'espace qui n'est qu'à elle. Autant *Naissance d'un pont*, son précédent roman fort acclamé de partout, nous avait laissé sceptique quant à sa finalité, autant celui-ci nous emporte dès le début sans nous lâcher. C'est fin et intelligent sans jamais se pousser du col, en nous évitant tout pathos, sans chercher même à provoquer la compassion bien que cela se passe à la Pitié. L'histoire démarre au mieux du côté des plages de surfeurs, chez les fondus de glisse, avec leur idiome international de spot en line up, et même leur logique (ah, la lecture de la vague...) si particuliers. Puis c'est l'accident : le van qui s'encastre dans un poteau. Le jeune conducteur Simon Limbres (on est déjà dans les limbes) souffre de lésions irréversibles au cerveau. Coma dépassé. Il se retrouve vite en état de mort cérébrale.

Pendant vingt-quatre heures, le lecteur assiste à un ballet de silhouettes autour de lui pour permettre une transplantation cardiaque. L'intensité de l'opération contamine toutes les pages. Infirmiers coordinateurs de greffe, amis, envoyés de l'Agence de la Biomédecine, ambulanciers, parents et le chirurgien qui dit faire un boulot de plombier. Tous d'un héroïsme des plus discrets chacun dans son registre. Si l'on osait, on dirait que ce roman est palpitant. Il y a ceux qui déjà s'affairent à « renseigner le corps » à grands renforts de codes et d'acronymes, puis à promettre de le restaurer, avant que les parents aient à prendre « la » décision. Laisser leur fils se faire dépecer. Autoriser un expert à vider son corps. Imaginer que son cœur battra dans la poitrine d'une inconnue souffrant d'insuffisance respiratoire, d'une inflammation du myocarde, et bientôt de l'intrusion d'un corps étranger en elle. Tout cela sous l'œil d'un chardon-

neret acquis à Alger – cet oiseau, aussi réputé pour son plumage que pour la beauté de son chant, est décidément la vedette de la rentrée puisqu'il règne également sur le roman de Dona Tartt. Dans un cas comme dans l'autre, une affaire de cœur.

« Une aventure métaphysique » : c'est écrit au dos et pour une fois qu'un quatrième de couverture ne raconte pas des salades, on salue. Car l'humanité qui s'en dégage nous entraîne bien au-delà de la sensibilité de l'auteur.

Un cœur qui bat. La « boîte noire d'un corps de vingt ans », embarqué dans une vague sur une côte du Pays de Caux. Dans une aube glacée, un jeune homme dans sa plénitude surfe sur une onde venue du fond de l'océan. Simon Limbres ne sera connu que par cette quête de sensation extrême dans un matin vert-de-gris. Instrument d'un contre-la-montre qu'il ignore encore. Car le héros du dernier livre de Maylis de Kerangal, c'est son cœur. Le cœur, acteur d'une épopée contemporaine, saisi sur l'écume pour se retrouver vingt-quatre heures plus tard via une circulation sans faille entre tous les vivants qui l'escortent transformé en don. Réparer les vivants est le roman d'une transplantation cardiaque.

Balance. Le titre peut apparaître clinique. Comme le sujet. Qui ne connaît pas le *Platonov* de Tchekhov ne sait pas qu'il manque un temps, une mesure, une balance : « Enterrer les morts et réparer les vivants. » La deuxième partie induit la consolation, la renaissance. « C'est une phrase que je connaissais qui s'est réactivée en moi dans le sillage de deuils personnels récents, avance Maylis de Kerangal. Je me disais : il faut penser à ceux qui restent. » La danse première de Simon Limbres stoppée brutalement aboutit à la réparation du cœur défectueux d'une femme. Une pièce est remplacée dans une machine humaine. Au-delà de l'image du mécanicien à l'œuvre, réparer induit aussi un sens spirituel. A la différence de son court texte paru en 2007, *Cœur de nageur pour corps de femme compatible*, l'écrivain a voulu saisir la double dimension du cœur. L'organe mais aussi le réceptacle symbolique de représentations millénaires. L'historienne et ethnologue de formation a revisité ses lectures de Jean-Pierre Vernant, de l'Homme devant la mort de Philippe Ariès, de Marcel Mauss et du don et contre-don, du potlatch...





Ainsi les organes ne sont-ils pas tous investis du même capital affectif. Aujourd'hui encore, il est toujours plus difficile de donner un cœur qu'un rein ou qu'un poumon. Même si des cœurs sont greffés depuis plus d'une quarantaine d'années. Dans le roman, le médecin chef du service de réanimation au Havre, Pierre Révol, est né en 1959, année où les neurologues Pierre Mollaret et Maurice Goulon publient un article fondamental sur la mort cérébrale et initient l'essor des greffes. Ce n'est plus l'arrêt du cœur qui atteste de la mort. Il va devenir par là même un supplément de vie.

La sortie en surf de Simon Limbres aurait pu constituer les premiers versets d'une chanson de geste. L'annonce brutale qui circule ensuite, les confrontations entre proches et personnel médical, le clap du don, le processus scientifique... Maylis de Kerangal a songé un moment à l'écrire sous cette forme. «Je me suis plongée dans ces récits chevaleresques, de guerre et d'amour. Dans mon roman, il y a l'idée de l'action d'éclat, du récit d'un haut fait qui est tout autant la manière dont on vise un absolu de l'amour.»

Prince.

Comme Naissance d'un pont, Réparer les vivants s'avère une aventure collective et technique tournée vers un but commun, tout en étant bien plus intime et charnelle. La trajectoire de la transplantation, course de relais haletante, prend l'allure d'un chant, repris de voix en voix par chacun des personnages, le médecin chef, l'infirmier coordonnateur de greffes, le chirurgien... Chacun avec la densité de sa propre histoire. Au centre, Simon, figure de prince. La véracité technique a été respectée. Maylis de Kerangal raconte avoir assisté à une transplantation cardiaque à la Salpêtrière. Elle a reconstitué l'opération de multiprélèvement qui la précède. Les deux se valent. La romancière a tout de même tenu à prendre quelques libertés, plausibles. «Un roman instaure une distance avec le réel. J'ai voulu boucler une transplantation en vingt-quatre heures, une temporalité peu courante.»

Ses phrases décrivent un flux physique, mental et oral. Elles absorbent tout et déroulent la lumière, le décor, les sensations, la parole. Un style, une «fréquence», qu'elle a captés à partir de Ni fleurs ni

couronnes (2006). Corniche Kennedy (2008) et Naissance d'un pont (2010) avaient même élagué les dialogues. «Poser les dialogues comme dans les romans classiques tient du corset hyperrigide. Ouvrez les guillemets, tiret, deuxième locuteur... C'est comme si au cinéma on n'entendait tout à coup plus que la bande-son.» Cette fois-ci, elle a songé à sortir les annonces, en raison de leur radicalité. Elle y a renoncé, ne conservant qu'un tiret de dialogue en attaque ou en fin de paragraphe quand l'énoncé tape. «- Les lésions de Simon sont irréversibles.»

Ce qui paraît de l'ordre du huis-clos processionnaire autour de la trajectoire d'un cœur agrège quelques traces autobiographiques, des «embarquées» qui ouvrent vers le large, le sel de l'existence. Le lecteur se retrouve dérouté du circuit Le Havre-Salpêtrière pour une rapide escale à Alger. Thomas Rémige, infirmier coordonnateur de prélèvements, y achète un chardonneret de la vallée de Collo avec l'héritage de sa grand-mère. On y perçoit l'émerveillement devant cet oiseau rare, dont le chant sonne différemment d'une colline à une autre, qui reconduit une réalité topographique. «L'idée du chant a présidé au livre. Le chant est le paysage du livre, le paysage, c'était le corps de Simon», dit Maylis de Kerangal. Thomas Rémige seul devant la dépouille de Simon fredonne comme son chardonneret. Hommage contemporain à un héros tombé au champ d'honneur.

L'écrivain pose un regard panoramique sur son roman, boucle de force humaine qui évite les écueils de la description technique comme le pathos du deuil. Elle l'envisage dans sa matérialité ; il a un poids. Comme cette boule de sulfure de Venise que Pierre Révol fait rouler dans sa paume, «boule de verre qui chatoie dans la lumière froide du néon».-

Pierre Assouline, La république des livres

“A l’origine d’un roman, j’ai toujours des désirs très physiques, matériels” Entretien avec Marine Landrot

A l’introspection, la lauréate du Roman des étudiants France Culture-Télérama préfère la vie des autres. Elle s’en empare, d’une écriture précise, ardente. Dès la rentrée littéraire de janvier, nous avons été transportés par ce souffle, cet art de prendre à bras-le-corps un sujet fragile et essentiel – la transplantation cardiaque – pour en faire une chanson de geste sur la transmission sous toutes ses formes. Joie que les trois cents jurés-étudiants du Roman des étudiants France Culture-Télérama aient couronné Réparer les vivants, confirmant le destin de ce livre que nous disions promis à circuler de corps en corps, de cerveau en cerveau, porteur d’une grande force de vie.

Maylis de Kerangal avait déjà donné à entendre sa musique ardente avec Corniche Kennedy (2008), son sixième livre, où elle mettait en scène les plongeurs périlleux d’adolescents décidés à « coïncider avec tout ce qui respire ». Puis, sursaut, propulsion, éclosion, elle avait écrit Naissance d’un pont (2010, prix Médicis), sur le désir et la peur sur un chantier autoroutier. Vint ensuite Tangente vers l’est (2012), histoire d’amour sans paroles dans le Transsibérien, où elle impulsait un rythme de tambour baroque à son récit toujours plus sûr et sensoriel. Dans la vie, Maylis de Kerangal (née en 1967) parle avec la même passion et le même élan, vite et bien. Rencontre avec une femme pressée. Pressée, ce matin-là, de prendre son train pour La Rochelle, où elle est invitée par une classe de collégiens. Pressée de prendre son temps pour les autres.

Quelle a été votre formation ?

J’ai fait une hypokhâgne et deux khâgnes, puis de l’histoire et de la philo, et ensuite de l’ethnologie. Ma maîtrise portait sur les cartographes, les cosmographies de la Renaissance, j’ai passé un an au département des Cartes et plans à la bibliothèque Richelieu, un souvenir inoubliable. Et après je suis allée à l’Ecole des hautes études pour faire de l’anthropologie. Je ne vais pas prétendre que je suis autodidacte, mais les enjeux que posaient les questions littéraires, je les ignorais : ce n’était pas ma formation, mon milieu.

Loin de l’autofiction, vos romans parlent beaucoup du collectif, du groupe. Cette notion a toujours été importante pour vous ?

J’ai quitté ma famille à 18 ans ; j’habitais au Havre, je suis venue à Paris pour faire hypokhâgne. Dans les classes préparatoires, des groupes se forment inmanquablement, on recherche des formes de solidarité. J’aimais ces histoires amicales de bandes. On a fait des voyages, on est allés en Roumanie au moment de la chute de Ceausescu... Puis, en 1990, je suis entrée aux éditions Gallimard pour m’occuper de guides de voyage. Le travail dans cette équipe, qui fonctionnait vraiment comme un collectif, a structuré mes 25 ans. Aujourd’hui, je fais partie du collectif Inculte (2) on publie des livres ensemble. M’intéressent l’échange, la parole, la façon dont on peut creuser les choses, réfléchir à plusieurs. Ça ne peut que nous « augmenter ». Je n’ai pas du tout le culte de l’auteur travaillant seul dans sa tour d’ivoire. Mes embardées sont souvent collectives, parce que l’écriture est effectivement un métier assez solitaire. Pour écrire, je suis forcée de me retrancher dans un espace-temps protégé, alors je conserve ces fenêtres sur le collectif, qui permettent de recharger ma présence au monde.

Ce mouvement entre l’intérieur et l’extérieur est omniprésent dans vos livres...

A un moment donné, j’ai identifié une piste. Après mes deux premiers romans, tous les deux écrits avec un « je » narratif, quelque chose s’est déchiré et éclairci en même temps : le refus de passer par l’introspection. Quelque chose alors s’est ouvert, que j’ai conservé. Je me suis calée dans une écriture où je décris tout ce qui se passe. J’ai trouvé une très grande joie dans la description. Les personnages sont présents et s’incarnent par ce qu’ils montrent. C’est une écriture phénoménologique, qui prend en compte tout ce qui se manifeste. J’avais lu un livre de Jean-Louis Chrétien, La Joie spacieuse (éd. de Minuit), qui dit que les corps sont les messagers des psychés, que les gestes sont les porte-parole des intériorités. J’ai senti une forme de liberté à pouvoir poétiser la matière, une justesse et une confiance. A partir de là, tous mes livres se sont écrits sur ce mode.





Le plongeon (Corniche Kennedy), la vie d'un chantier (Naissance d'un pont), le don d'organes (Réparer les vivants) : les sujets de vos romans ne semblent pas d'emblée romanesques...

C'est vrai que rarement on se lève en se disant : « Tiens, je vais faire un roman sur les transplantations cardiaques ! » Pour moi, le choix d'un sujet est toujours amorcé par un désir de matière. Où est-ce que je veux me placer pendant un certain temps de travail : dans le lent, dans le rapide, dans le clair, dans le sombre ? Pour Corniche Kennedy, je savais que je voulais écrire un livre minéral, solaire, dehors, avec de la jeunesse, des silhouettes, des climats, des matières, une animalité. La figure du plongeon s'est imposée à partir de tout ça. Même chose pour Naissance d'un pont : je me disais que ce serait génial d'écrire une épopée, mais sans la guerre. Et c'est devenu ce livre du dehors, des paysages, de la forêt, le chantier du pont a pris en charge toute la matière et après, la narration l'a organisée. A l'origine d'un roman, j'ai toujours des désirs très physiques, matériels. Et une envie d'espaces. Tant qu'il n'y a pas les espaces, il n'y a pas de livre possible.

Vous avez écrit votre premier livre alors que vous viviez à l'étranger, dans le Colorado. Aviez-vous besoin de cet exil pour devenir écrivain ?

Etranger, pour moi, est un mot pivot. D'abord, parce que je suis toujours a priori très étrangère aux sujets que traitent mes livres. C'est par la méconnaissance que j'en ai, par la pauvreté qui est la mienne que j'inscris le geste littéraire. J'aime aussi rapatrier dans la langue littéraire des mots étrangers à la littérature : le langage des chantiers, de la médecine, des ados. Un jour, je me suis retrouvée à Arles, au collège des traducteurs, et quelqu'un m'a interpellée : « Mais vous n'êtes pas traductrice, que faites-vous là ? » Pour rire, j'ai répliqué : « Si, je suis traductrice ! » Puis j'ai réfléchi à cette plaisanterie : oui, j'étais traductrice, en ce sens que je traduis mon français – je ne parle pas comme j'écris. Parfois, quand je regarde mon livre une fois qu'il est rédigé, les phrases me paraissent étrangères. Je les ai écrites, mais elles ont été produites dans un moment de traduction, qui passe par un enrichissement : aller chercher de la préciosité, le mot rare, le faire affleurer de l'oralité. Cela donne ce français étranger, ce français qui n'est pas ma langue maternelle.

Votre écriture est très musicale. Avez-vous fait de la musique ?

Non. A part un peu de chant jazz pendant trois ou quatre ans. J'aime beaucoup ça. Mais c'est vrai que je règle tous mes livres à l'oreille. Je relis tout à voix haute, et grâce à cela, je stabilise le texte. Je me dis : là, ça meurt un peu, ou, au contraire, il faut calmer le jeu, ce n'est pas la peine de cavalier comme ça. Ce que chante un livre est aussi ce qui infuse encore après qu'il est fermé, comme une poudre, un pollen qui se répand. C'est ce qui reste, et qui s'inscrit dans la mémoire collective.

Réparer les vivants aurait pu s'appeler Souvenirs de la maison des morts...

Le livre s'est imposé parce que j'ai vécu une série de deuils rapprochés. J'ai essayé de donner une forme à cette expérience que j'avais traversée, et qui a donné le climat du livre. D'où l'atmosphère du début de l'histoire, avant l'accident mortel du surfeur : des ciels tourmentés, une matière sombre, organique, magmatique. Cette mer de nuit, cette mer d'aube est un motif de la mort.

Georges Diderot, Cordélia Owl, Sylvestre Opéra... : pourquoi vos personnages ont-ils toujours des noms étranges et imposants ?

J'investis à dessein les noms propres dans mes livres, de la même manière que certains auteurs les vident. Il y a une minéralité du nom propre qui est comme une espèce de caillou. Il apparaît très visiblement sur la page. On le voit tout de suite, où qu'il soit. Et il ne change pas de sens, il n'est pas affecté par la phrase où il se trouve. Le nom propre a cette puissance-là : il est clos, inaltérable, et en même temps, il diffuse énormément de choses. Tant que je n'ai pas les noms des personnages, ils ne peuvent pas exister pour moi. Les noms bizarres appuient l'idée que ce sont des personnages de fiction.

Vous-même, vous avez un nom fort...

Je pense que c'est assez lié à ça. Disons que j'ai un peu un gros nom... On m'a toujours dit que c'était un nom de roman, on m'a souvent interrogée pour savoir si c'était un pseudo. Quand même, avouez que ce serait mégalomane de choisir pour pseudo ce nom un peu « maousse », avec une particule, des K et des Y...

Maylis de Kerangal: c'est l'histoire d'un cœur... par David Caviglioli

Maylis de Kerangal transforme une greffe cardiaque en une magnifique épopée littéraire. Rencontre

Depuis 1959, on peut être mort et avoir un cœur qui bat. Les médecins le savent depuis la 23^e réunion internationale de neurologie, quand les professeurs Mollaret et Goulon ont révélé l'existence du coma dépassé : le cœur fonctionne, mais pas le cerveau – nouveau siège de la vie humaine, donc de la mort.

«Comme beaucoup de gens, j'ignorais que la définition de la mort avait changé», nous explique Maylis de Kerangal. Son roman, «Réparer les vivants», est une affaire de cœur, à une époque où le cœur n'est plus grand-chose, à peine une stupide pompe à sang transférable d'un corps à un autre.

A la Pitié-Salpêtrière, elle a assisté à une transplantation, menée par le professeur Pascal Leprince. Il faisait nuit. «Quand je suis arrivée dans la salle d'opération, le corps était ouvert. Ils attendaient le cœur. On avait mis l'homme en circulation extracorporelle : une machine faisait circuler le sang et l'homme était relié à un gigantesque réseau de tuyaux étiquetés, avec un code couleur. Cet homme, c'était sa seconde greffe, son troisième cœur. L'équipe était très inquiète. Quand ils ont posé le cœur, ils l'ont électrochoqué, mais ce n'est pas comme un moteur, ça ne part pas tout de suite. Ils criaient: "Feu!", ce qui est complètement dingue. Puis tu vois l'organe se contracter, petit à petit, dans un silence de mort. Ça a été la nuit la plus intense de ma vie.»

Par l'Agence de la Biomédecine, j'ai rencontré un infirmier coordinateur de greffe. J'ai été impressionnée. En plein drame, face à des gens endeuillés, il doit recueillir un consentement pour vider le corps d'un fils ou d'une épouse, et sauver d'autres vies. C'est un processus extrêmement violent : sur un corps, on peut tout prendre. Les cornées, la peau, les veines. Deux tiers des gens refusent. Lui, il sait que, derrière, il y a une grave pénurie de greffons, que des gens attendent. Il y a là une forme

d'héroïsme discret qui me semble beaucoup plus intéressante que certaines figures spectaculaires dont on nous parle sans cesse.

Elle passe son écriture à la centrifugeuse, mêle la poésie et l'action, le discours technique et la langue orale, sans perdre de vue qu'un roman doit raconter quelque chose, «racler la réalité», sous peine de devenir prodigieusement ennuyeux. Dans le paysage littéraire français, c'est rafraîchissant, et ça marche. «Naissance d'un pont» a obtenu le prix Médicis en 2010. Le livre était dense : il s'est vendu à 100 000 exemplaires.

Ça a tout changé. Un film est en préparation. La première année, j'ai enchaîné les sollicitations, au point de ne plus pouvoir travailler : dans la même semaine, tu fais une lecture en prison, une rencontre dans une médiathèque rurale, puis un salon très chic à Jérusalem ou des conférences en Chine. Sarkozy l'a invitée à l'Elysée. Elle n'y est pas allée. «Non que Sarkozy soit Satan. Mais je voyais mal ce que je pouvais faire là-bas.» Puisqu'on parle de Sarkozy : elle a gagné plus. «Les précédents se vendaient bien, mais ne me permettaient pas de vivre. "Naissance d'un pont", c'est autre chose. J'ai adoré gagner cet argent. Ce n'est pas une question anodine.»

En septembre dernier, elle a reçu un coup de fil de Gallimard. On lui a proposé d'y intégrer le très prestigieux comité de lecture. Elle qui est publiée chez Verticales, le laboratoire à fiction de la maison, elle qui travaille ses phrases façon Claude Simon, la voilà qui siège à la table ronde où se décide le sort de la littérature mainstream, réaliste et gonçourable.

Trahison ? «Je ne vois pas pourquoi un écrivain devrait préférer la marge. J'aime bien l'idée d'être dans la matrice. Antoine Gallimard m'a demandé de lire, sans m'occuper du potentiel commercial des textes. Je porte la casaque Verticales, dont je suis très fière. On verra comment ça se passe sur la longue durée.» Les systèmes ont un cœur: elle est dedans.

David Caviglioli, extraits

Depuis Les Petites-Dalles, à partir d'Étretat, il faut environ une heure pour rejoindre Le Havre. À 9h20, les secours arrivent sur place, là où la camionnette qui transportait Simon et deux amis, de retour du surf, a percuté le poteau. Trois passagers, deux ceintures de sécurité. Ce dimanche matin, Pierre Révol a pris sa garde au service de réanimation, il scrute les clichés du cerveau de Simon dans tous les plans de l'espace : coronal, axial, sagittal et oblique. Sur une étagère de son bureau, *L'Homme devant la mort*, de Philippe Ariès (Seuil, 1977), et *La Sculpture du vivant*, de Jean Claude Ameisen (Seuil, 1999). Il est né en 1959, l'année où Goulon et Mollaret annoncèrent que l'arrêt du cœur n'est plus le signe de la mort. Révol, c'est un médecin comme on les souhaiterait toujours : « Non pas le sentiment de puissance, l'exaltation mégalomane, mais pile son contraire : l'influx de lucidité qui régule ses gestes et tamise ses décisions. Un shoot de sang-froid. » Aux parents de Simon, Marianne et Sean, « cognés de douleur », il annonce l'irréversible. Des images du Christ en croix au corps blême, Mantegna, Holbein. Simon ressemble, lui, à un jeune dieu qui a l'air de dormir. Ce que ressentent les parents les foudroie « dans un langage impartageable, d'avant les mots et d'avant la grammaire, qui est peut-être l'autre nom de la douleur ». Thomas Rémige, l'un des infirmiers coordinateurs des prélèvements d'organes leur parle, questionne, répond, attend. Il a pour eux « un regard juste ».

TEMPS DE MÉDITATION

La course contre la montre s'est enclenchée, tout s'emballe, mais rien ne peut avoir lieu sans leur consentement. Ce temps de méditation s'étire infiniment, avant que coulisse un « oui » dans la gorge serrée. Il est 17 h 30. Oui, notre fils est donneur. Les poumons, le foie, les reins, le cœur, oui. Le prélèvement des cornées, non. « Les yeux de Simon, ce n'était pas seulement sa rétine nerveuse, son iris de taffetas, sa pupille d'un noir pur devant le cristallin, c'était son regard. »

Le titre de ce roman, *Réparer les vivants*, vient d'un dialogue du *Platonov* de Tchekhov. « – Que faire, Nicolas ? – Enterrer les morts et réparer les vivants. » C'est Thomas, l'amoureux des oiseaux (il a dépensé l'héritage de sa grand-mère pour un chardonneret, un vrai, de la vallée de Collo), qui a scotché la réplique sur la porte de son bureau, pour donner un sens à son métier, son humanité, sa dignité. C'est lui qui accompagne Simon de son chant au moment de la restauration du corps du donneur. Un chant d'abord ténu, à peine audible, puis sa voix s'amplifie et scande les gestes de la main qui lave, répare, recoud, enveloppe. Thomas chante son nom, commémore sa vie, sinon ce serait la barbarie.

Lydia Flem

BIOGRAPHIES

MAYLIS DE KERANGAL

Née en 1967, Maylis de Kerangal a été éditrice pour les Éditions du Baron perché et a longtemps travaillé avec Pierre Marchand aux Guides Gallimard puis à la jeunesse. Elle est l'auteur de cinq romans aux Éditions Verticales, *Je marche sous un ciel de traîne* (2000), *La Vie voyageuse* (2003), *Corniche Kennedy* (2010), *Naissance d'un pont* (2010) et *Réparer les vivants* (2014), ainsi que d'un recueil de nouvelles, *Ni fleurs ni couronnes* (Minimales, 2006) et d'une novella, *Tangente vers l'est* (Minimales, 2012 ; prix Landerneau). Aux Éditions Naïve, elle a conçu une fiction en hommage à Kate Bush et Blondie, *Dans les rapides* (2007).



© D.R.

SYLVAIN MAURICE

Ancien élève de l'École de Chaillot, Sylvain Maurice fonde en 1992 la compagnie L'Ultime & Co, puis dirige le Nouveau Théâtre-CDN de Besançon et de Franche-Comté de 2003 à 2011. Parmi une vingtaine de mises en scène, on notera en particulier *De l'aube à minuit* de Kaiser (1994), *Un fils de notre temps* d'Horváth (1995), *Thyeste* de Sénèque (1999), *Kanzlist Krehler* de Kaiser (2002, Berlin), *Œdipe* de Sénèque (2004), *L'Apprentissage* de Lagarce (2005), *Les Sorcières* de Roald Dahl (2007), *Peer Gynt* d'Ibsen (2008), *Richard III* de Shakespeare (2009). La pratique de Sylvain Maurice s'oriente actuellement sur les relations entre les disciplines artistiques : la marionnette, les arts visuels, la musique dans ses différentes formes. Il adapte et met en scène pour le théâtre musical *La Chute de la maison Usher* d'après Edgar Poe (2010), et crée également *Dealing with Clair/Claire en affaires* d'après un texte inédit de Martin Crimp (2011), et *Métamorphose* (2013) d'après Kafka. Depuis janvier 2013, il est directeur du CDN de Sartrouville et crée à l'automne 2014 un Cycle Duras, composé de deux spectacles : *Histoire d'Ernesto* et *La Pluie d'été*.



© J.-M. Lobbé

VINCENT DISSEZ

Il participe à l'atelier de Didier-Georges Gabily en 1989, et est admis au Conservatoire national supérieur d'art dramatique en 1990 dans les classes de Catherine Hiégel, Stuart Seide et Philippe Adrien. Il travaille au théâtre notamment avec Jacques Lassalle (*La Serva amorosa* de Goldoni, *Georges Dandin* de Molière), Anatoli Vassiliev (*Bal masqué* de Lermontov), Didier-Georges Gabily (*Phèdre ; Gibiers du temps*), Bernard Sobel (*Napoléon ou les cent jours* de Christian Grabbe ; *Le Juif de Malte* de Marlowe), Alain Milianti (*Les Fausses confidences* de Marivaux), Jean-Marie Patte (*Haute surveillance* de Jean Genet ; *Léonce et Léna* de Georg Büchner), Christophe Huysman (*Les Hommes dégringolés*), Hubert Colas (*Purifiés* de Sarah Kane), Marc Paquien (*Face au mur* de Martin Crimp), Anne Torrès (*Le Fou d'Elsa* d'après Aragon), Jean-Louis Benoit (*Les Caprices de Marianne* d'Alfred de Musset). Il travaille également pour le cinéma et la télévision, entre autres avec David Pharaon, Pierre Courrège, Jean-Pierre Limosin, Valérie Tolédano.



© P. Grosbois